

Cultiver une mémoire historique à Moutier : le défi du musée du tour automatique et d'histoire

Autor(en): **Vuillaume, John**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **104 (2001)**

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-550260>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Cultiver une mémoire historique à Moutier: le défi du musée du tour automatique et d'histoire

John Vuillaume

Peu de travaux d'histoire ont été menés sur Moutier qui reste largement inconnue en Suisse; il y a bien sûr une célébrité dont elle se passerait volontiers qui découle directement des incidents violents de 1975-1976.

Roger Hayoz, fondateur et conservateur du Musée du tour automatique et d'histoire de Moutier (MTAH), a réuni suffisamment de documents pour que l'on puisse se faire une idée précise et nuancée de l'histoire récente de la Prévôté.

Les récents articles de la sociologue Laurence Marti, qui retracent la naissance de la construction du tour automatique à poupée mobile à Moutier, n'auraient pu voir le jour sans les documents rassemblés au musée du tour automatique.

Les entretiens que je mène avec des témoins du siècle dernier se déroulent généralement dans une salle du musée, étant donné que de nombreuses personnes interrogées ont passé l'essentiel de leur vie dans la conception, la production ou la commercialisation du tour automatique, le fleuron industriel de la cité prévôtise.

Dans une ville qui vit depuis près d'un siècle de l'industrie du tour automatique, ce ne sont ni la mémoire, ni l'histoire qui sont valorisées. En effet, c'est le progrès technologique qu'il ne faut pas perdre de vue si on veut survivre: ce n'est pas dans le passé que l'on peut puiser les ressources suffisantes à son existence, mais dans un présent perpétuellement tourné vers le futur. La nouveauté et l'innovation, notamment après les grosses crises qui ont secoué l'industrie locale durant les années 1980 et au début des années 1990, sont devenues primordiales. Et même si les techniciens ont fait place aux ingénieurs et les mécaniciens aux électriciens, les attitudes face au progrès technologique n'ont que peu évolué. Non seulement la technique moderne fascine sur son lieu de travail, mais elle est aussi omniprésente dans la vie privée des employés: les voitures parkées devant l'usine Tornos sont souvent du dernier cri, de même que le matériel informatique qui occupe de plus en plus de place à la maison. Mes recherches sur Moutier me font rencontrer beaucoup de retraités qui prennent souvent plaisir à converser avec

moi: nombreux sont ceux qui s'enorgueillissent de maîtriser les nouvelles technologies, notamment Internet. La fin de la vie active n'a pas coïncidé avec la fin de l'élan qui les pousse à coller à la modernité. Le mythe technologique est donc bien vivace à Moutier, il aurait même tendance à se substituer à une identité issue de l'histoire: L'identité prévôtoise ne semble pas se fonder sur un passé qui a permis au présent d'exister.

Les institutions culturelles et politiques ne participent que peu à l'édification d'une mémoire collective basée sur le continuum historique: difficile, par exemple, de faire le lien entre la prévôté millénaire et la cité prévôtoise actuelle, il manque quelques épisodes. De même, le Musée jurassien des Arts semble un peu hors-sol à Moutier: une institution plus politique qu'artistique qui touche finalement très peu les habitants du lieu. Seuls Roger Hayoz, dernier lauréat du prix de la ville de Moutier, et son Musée du tour automatique et d'histoire locale, tentent d'inscrire l'activité économique prévôtoise contemporaine dans une tradition séculaire. Sa démarche ne convainc que petit à petit les esprits éclairés de la ville qui commencent à comprendre qu'il est fondamental de savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va.

Après ce bref tour d'horizon, force est de constater que ce n'est pas du côté de l'histoire du développement économique de la cité prévôtoise que prend source la mémoire qui fonde l'identité des gens de Moutier. La technologie est certes au cœur des préoccupations des Prévôtis, mais elle n'est pas suffisante à l'élaboration d'une identité, même si elle en est un des éléments. Je devrais d'ailleurs dire des identités. Car la question jurassienne est passée par là et elle a marqué les cœurs et meurtri les âmes comme nulle part ailleurs dans l'ancien Jura bernois.

Pour moi qui ai trente ans, il n'est pas aisé de concevoir qu'avant les plébiscites et sous-plébiscites du milieu des années 1970, il existait un Jura historique comportant sept districts. C'était pourtant le cas, et malgré leurs différences, un Bruntrutain et un Tramelot se sentaient appartenir au même pays. Porrentruy était la capitale culturelle de cette entité et Moutier un des fleurons industriels. Le Jura historique, créé sous le joug bernois, ne formait qu'un seul et même pays. On peut comparer cet état de fait à l'arc jurassien transfrontalier qui ne constituait au XIX^e siècle qu'une seule et même entité. La CTJ (conférence transjurassienne, anciennement Communauté de travail du Jura) essaie depuis quelques années de revivifier ces liens transfrontaliers ancestraux, mais il n'est pas facile de faire fi de frontières largement renforcées, rigidifiées, durant les deux conflits mondiaux. Les Etats ont durci leur contrôle et les peuples aussi ont été séparés. Pour en revenir au cas jurassien, l'Assemblée interjurassienne tente de rapprocher les deux parties de l'ancien Jura bernois avec plus ou moins de bonheur, ses avancées dépendant en

grande partie de la bonne volonté du canton du Jura et surtout de celle de Berne.

Les plébiscites ont fait exploser la vie sociale de Moutier en séparant la population en deux : les séparatistes et les fidèles de la Berne cantonale. Quelques intellectuels préconisèrent une troisième voie, mais ils ne purent rallier qu'une infime minorité de votants. La mécanique diabolique des plébiscites impliquait la partition du Jura, inéluctablement. Celles et ceux qui ont vécu ces événements en gardent parfois encore des blessures mal cicatrisées. Des familles ont volé en éclats, de même que des associations sportives, des partis politiques ou des syndicats. Moutier a été plus touchée que le reste du Jura : pourquoi ?

Moutier se trouvait à la croisée des chemins, elle était à la fois nordiste, notamment à cause des Jurassiens du Nord venus s'y installer pour y travailler, et sudiste également, par une population de souche bernoise qui ne se sentait pas particulièrement jurassienne. Les religions catholique et protestante se partageaient presque également le peuple des fidèles. Moutier ne possédait, et ne possède toujours pas, d'arrière-pays : une cité à part dont le rayonnement était limité par Delémont au Nord et les montagnes au Sud. Moutier, une ville encaissée où les esprits se sont très vite échauffés ; les discussions entre adversaires se sont très vite vues supplantées par un mur de silence, les membres de chaque camp cherchant à s'éviter au maximum. Que ce soit à l'usine où les pauses n'étaient plus prises en commun, au bistrot, au magasin et même dans la rue, la situation s'est dégradée en quelques semaines. La haine et le mépris ont pris rapidement le relais du respect et de la concorde. Toute proportion gardée, il est rétrospectivement tentant de tirer un parallèle entre Moutier et Sarajevo, la ville multiethnique. Dans un cas comme dans l'autre, une ambiance de guerre civile, certes à des degrés différents, s'est installée de manière très rapide. La principale raison qu'il faut évoquer est la résurgence de l'identité, qui apparaît bien là comme constitutive de l'être humain. C'est le cœur, l'âme, les « tripes » qui ont parlé. De manière plus expansive et bruyante chez les Jurassiens que chez les Bernois. Mais les sentiments étaient de même nature. On est né quelque part. On est Jurassien ou on est Bernois. C'est l'essence qui remonte et couvre l'existence.

L'appartenance à une ethnie, à une nation, à un pays que l'on a dans la peau, qui revient instantanément à la surface. La Question jurassienne a connu son apogée à la fin des « Trente Glorieuses », les trois décennies économiquement prospères qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Mais les facteurs d'ordre économique n'ont pas eu une importance déterminante pour celles et ceux qui se sont impliqués intensément dans la lutte, d'un côté comme de l'autre. Il est à mon avis trop réducteur d'affirmer que c'est parce que les gens n'avaient rien d'autre à faire qu'ils se sont lancés dans une lutte fratricide qui heureusement n'a pas pris un

tour sanglant malgré les débordements qu'a justement connus Moutier durant les années 1975-1976. Au niveau international, les mouvements de décolonisation notamment, créaient une identification possible et une ambiance propice au réveil de certains nationalismes. Par contre, je crois qu'il est judicieux de dire que la Question jurassienne s'est essoufflée pour des raisons économiques: la crise de l'horlogerie et de l'industrie des machines a obligé de nombreuses personnes à revoir leurs priorités; les potentialités économiques du canton du Jura se sont rapidement révélées limitées réduisant ainsi un pouvoir d'attraction qui n'a jamais vraiment existé. Les mentalités moins politisées, les débats publics de moins en moins dynamiques, le repli individualiste d'une majeure partie de la population derrière sa haie de thuyas et son téléviseur, n'ont pas permis à la Question jurassienne de mûrir et de faire naître de nouvelles espérances chez des jeunes générations plus obsédées par leur confort matériel que par des préoccupations éthiques, métaphysiques ou politiques.

A Moutier, la Question jurassienne a transformé une grande partie de la population. Les fronts hostiles se sont cristallisés, surtout dans les classes d'âge les plus anciennes. Même si les plaies se sont cicatrisées, la vie communautaire prévôtoise si riche avant les années 1970 n'a jamais vraiment été rétablie.

Certains décrivent Moutier d'avant la Question jurassienne comme une ville où il faisait bon vivre, moins hautaine et arrogante que sa voisine Delémont, plus sobre, plus travailleuse et plus sérieuse que sa cousine Porrentruy. Les Prévôtois ont depuis longtemps intégré cet esprit industriel qui les caractérise encore parfois aujourd'hui. Si l'on se rend à l'apéro le vendredi en fin d'après-midi, c'est encore souvent pour parler de l'atelier, de la vie à l'usine. Nombreux sont les mécaniciens d'un certain âge à posséder un tour à la maison et à décoller de temps à autre durant leur temps libre. Moutier avait l'esprit ouvert, elle avait accueilli de nombreux émigrants bernois ou italiens, elle qui avait entamé dès les années 1950 (et même un petit peu avant) une croissance socio-économique assez fulgurante.

La mémoire de cette cité prévôtoise-là ne semble passionnément cultivée à Moutier que par un seul homme, Roger Hayoz, un banquier retraité d'origine fribourgeoise, qui passe ses jours à chercher à valoriser l'image de sa ville préférée. Les élites politiques locales commencent seulement à s'intéresser à son travail et aux importantes collections qu'il a réussi à réunir à la villa Junker. Les traces que l'histoire a laissées à Moutier ont été patiemment récoltées et classées par M. Hayoz qui peut se montrer fier du travail accompli. Cependant, comme je viens de le signaler, un solide soutien politique manque encore pour assurer au musée un rayonnement sur un plan régional. En effet, le musée, fréquemment visité par des clients de Tornos venant du monde entier, par diverses associations jurassiennes, romandes et alémaniques, est bien peu connu

des Prévôtois! La confortable majorité séparatiste, moins agressive et plus ouverte depuis qu'elle n'est plus véritablement contestée, qui gère la commune depuis quelques temps, pourrait changer la donne si elle pose comme priorité une redéfinition de l'identité prévôtoise. Nous avons vu que la Question jurassienne avait trop fait de dégâts à Moutier pour qu'une mémoire consensuelle et constructive puisse s'en dégager. Les cendres ne sont certes plus incandescentes, mais elles fument encore. C'est donc plus en amont qu'il faut retrouver des souvenirs et des expériences propres à tous les Prévôtises et Prévôtis. Mais remonter trop en arrière ne sert pas à grand-chose: qui donc s'est pleinement senti concerné par les récentes – et par ailleurs réussies – célébrations d'un millénaire bien lointain?

Il ne faudrait cependant pas minimiser les écueils de la constitution d'une identité prévôtoise basée sur l'industrie. En effet, il ne faut pas oublier qu'une partie de la population ne dépend pas de l'industrie des machines. De plus, pour les travailleurs de base, l'usine est d'abord synonyme de fatigue et de souffrance. Il ne faut pas non plus oublier que de graves crises ont secoué l'industrie de la machine-outil dans le dernier quart du siècle dernier. Elles ont tendance à occulter une première partie de XX^e siècle plutôt brillante avec l'âge d'or, peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, des trois principaux constructeurs du tour, Tornos, Bechler et Pétermann, les deux derniers nommés ayant été avalés par le premier qui est toujours un des leaders mondiaux actuels de la branche.

Les difficultés qui affaiblissent l'économie prévôtoise donnent une coloration peu avenante à un passé pas du tout idéalisé. Les cadres de l'industrie n'ont d'ailleurs pas été épargnés et nombre d'entre eux ont quitté la région pour exercer leurs talents ailleurs en Suisse et en Europe.

Un sentiment équivoque attache le Prévôtis au géant régional Tornos qui emploie actuellement environ 900 personnes sur une population communale de moins de 7000 âmes. Les ressentiments causés par les catastrophes économiques sont encore vifs: les errements de la troisième génération de patrons, dont l'impéritie face aux crises internationales et aux évolutions technologiques, ont définitivement rompu la confiance qui liait la population à Tornos. On peut dire aujourd'hui que de nombreuses personnes continuent d'admirer le développement du groupe Tornos et d'en bénéficier directement, tout en restant incrédules: quand la prochaine crise va-t-elle se déclarer? A quand les futures vagues de licenciements? Les gens, lucides et presque défaitistes, n'ont pas extrêmement confiance en l'avenir de l'entreprise qui porte le destin de Moutier depuis plusieurs décennies. L'entrée en bourse mitigée de Tornos et la baisse de conjoncture enregistrée lors du deuxième semestre 2001, qui a débouché sur l'annonce de 180 licenciements le 18 octobre 2001, n'ont bien évidemment pas rassuré les sceptiques.

L'âge d'or de la construction du tour automatique n'est pas une référence du passé industriel de Moutier. Les bouleversements quelquefois terribles de la fin du XX^e siècle sont encore très présents dans les têtes. Seuls la pérennité, la consolidation et le développement de l'entreprise Tornos dans les années qui viennent – et qui sait, l'implantation de nouvelles entreprises de pointe – pourront peut-être un jour estomper le souvenir des années noires de l'industrie prévôtoise.

L'histoire récente de Moutier apparaît donc fort contrastée. Il semble illusoire de vouloir édifier une nouvelle identité collective sans tenir compte de l'évolution de la Question jurassienne et de l'industrie locale. La première n'est toujours pas close et la seconde doit relever presque quotidiennement des défis de plus en plus exigeants. La fierté d'avoir été le berceau du tour automatique à poupée mobile, qui entre en jeu dans la construction automobile, l'horlogerie, le génie médical, etc., n'est pas encore considérée comme un élément constitutif de l'identité prévôtoise.

A l'heure actuelle, le Musée du tour automatique et d'histoire de Moutier constitue une institution incontournable pour réconcilier les Prévôtois avec leur histoire. Une image nuancée et valorisante de l'histoire prévôtoise peut déjà se dégager des collections et des documents rassemblés au musée. Lieu vivant, ce dernier semble de plus en plus soutenu par une municipalité qui aurait tort de ne pas s'appuyer sur un tel outil pour revivifier un passé dont les gens de la Prévôté n'ont pas à rougir.

Il faut répéter ici qu'une population attachée à son passé est prête à se battre dans le présent pour continuer à vivre dans sa région. Une société dynamique, fière de ses racines et de ses réalisations, cultive sans modération la mémoire de son passé. Moutier n'a pas son avenir derrière elle. Elle doit saisir sa chance et s'approprier de façon sereine une histoire qui ne l'a toujours pas été.

John Vuillaume (Saint-Blaise) est professeur d'histoire au Lycée Jean Piaget à Neuchâtel et doctorant à l'Université de Neuchâtel.